



FRANÇOIS DE LANNOY PRÉSENTE

NUIT D'ÉVASION

SOUVENIR D'UN ALLEMAND PRISONNIER EN FRANCE (1916-1919)

ALEXANDER LANGSDORFF



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Sandro

FLUCHTNÄCHTE IN FRANKREICH
NUITS D'ÉVASION EN FRANCE

Traduit de l'allemand par Jacques Le Brethon

Fluchtnächte in Frankreich a été publié pour la première fois en Allemagne en 1920 par la Deutsche Verlags-Anstalt.

Pour la traduction française © Éditions Pierre de Taillac, 2014

Éditions Pierre de Taillac
13, rue des Tamaris • 14640 Villers-sur-Mer
www.editionspierredetaillac.com



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

AVANT-PROPOS

POUR tout prisonnier de guerre, s'échapper afin de reprendre le combat est un devoir. L'aspirant Alexander Langsdorff a accompli ce devoir jusqu'à l'extrême puisqu'au cours de sa captivité en France (octobre 1916-avril 1919), il s'est évadé cinq fois.

De retour en Allemagne, Langsdorff a jugé bon de consigner par écrit le récit de ses évasions et de sa captivité. Son texte a été publié une première fois à Berlin en 1920, sous le pseudonyme de Sandro, son surnom d'adolescent¹. Il a connu un certain succès puisqu'il a été réédité à trois reprises, en 1934, 1937 et 1942. C'est la traduction française de l'édition de 1920 que nous proposons ici.

De nos jours, le nom d'Alexander Langsdorff est bien oublié, sauf des archéologues (cf. postface). Qui est-il ? Un jeune officier allemand, volontaire pour le front, animé, comme la plupart des jeunes Européens de son époque, de la volonté de se battre pour sa patrie. Plus précisément,

1. L'utilisation d'un pseudonyme s'explique par la crainte de l'auteur d'être repéré par les autorités françaises et d'être extradé.

Alexander Langsdorff est né le 14 décembre 1898 à Alsfeld dans la Hesse, dans un milieu familial cultivé et proche de l'armée. Son père, Eduard Langsdorff, est banquier ; sa mère, Margot von Ardenne, est la fille d'un général d'origine belge.

Le jeune Alexander effectue ses études secondaires dans deux établissements berlinois spécialement tournés vers l'étude de l'Antiquité et des langues anciennes (grec et latin). Au cours de cette période, il s'inscrit dans le mouvement de jeunesse des *Wandervögel* (oiseaux migrateurs). Ce détail de sa biographie a son importance. Il explique bien des aspects de son récit : soif de liberté et d'aventures, amour de la nature. Créé en 1901 à Steglitz dans la banlieue berlinoise, le mouvement *Wandervögel* réunit des jeunes en révolte contre le conformisme bourgeois fondé sur l'argent, la réussite sociale et professionnelle, le matérialisme. En contact étroit avec le monde rural, les *Wandervögel* dénoncent l'industrialisation, prônent la vie de groupe, les sports collectifs, la pratique des traditions régionales et surtout les grandes marches dans des contrées sauvages. Trois valeurs fondamentales animent les membres du *Wandervögel* : l'absence d'intérêt (matériel et personnel), l'altruisme et la camaraderie. À la veille de la Première Guerre mondiale, le mouvement compte 12 000 adhérents. Beaucoup de *Wandervögel* ou d'anciens *Wandervögel* se portent volontaires dans l'armée afin d'accomplir ce qu'ils nommeront plus tard la « Grande Randonnée » (*Die Grosse Fahrt*). Parmi eux, un certain Ernst Jünger², qui se fera connaître après-guerre par

2. *Wandervögel* en 1911 et 1912.

un récit devenu célèbre, *Orages d'acier*, et qui deviendra l'un des plus grands écrivains allemands de sa génération.

Âgé d'à peine 16 ans en août 1914, Alexander Langsdorff est trop jeune pour s'engager. En attendant, il participe aux travaux agricoles dans le Mecklembourg afin de pallier l'absence des paysans mobilisés. Le 21 mars 1916, alors qu'il vient juste d'entrer dans sa dix-huitième année, il s'engage dans le 35^e régiment de fusiliers « Prince Henri de Prusse », unité brandebourgeoise. À l'issue d'une formation de cinq mois à la caserne de Döberitz, à l'ouest de Berlin, il est nommé aspirant et part pour le front. Il est d'abord affecté dans la Somme, où se déroule la grande offensive déclenchée par le commandement français (été 1916). Il combat dans les secteurs de Ginchy et Sailly-Saillisel³, dans le cadre de la 11^e brigade d'infanterie (6^e division d'infanterie) à laquelle est rattaché son régiment. Il part ensuite sur le front de Champagne où il se fait remarquer pour sa témérité et son courage, obtenant les Croix de fer de seconde et première classe. Cependant, le 17 octobre 1916, alors qu'il conduit une reconnaissance dans la région de Reims, il est capturé.

Nous ne retracerons pas ici la chronologie de sa captivité et de ses cinq évasions. Le récit qui suit se suffit à lui-même. Précisons seulement qu'Alexander Langsdorff, après avoir raté sa première évasion, est jugé par un tribunal militaire et condamné à trois ans de prison le 9 décembre 1916. Il est alors interné, avec d'autres prisonniers allemands,

3. À l'est d'Albert.

dans la prison d'Avignon. Jusqu'en mai 1918, il reste dans le Vaucluse où il effectue sa deuxième tentative d'évasion à partir du domaine agricole où il a été affecté comme travailleur. En mai 1918, il part pour Marseille et sa région d'où il effectue ses troisième et quatrième évasions. Enfin, en janvier 1919, il est transféré dans la région de Saint-Mihiel, en Lorraine, où il doit participer aux travaux de déminage et de reconstruction. C'est de cette région, proche de la frontière allemande, qu'il s'évade pour la cinquième et dernière fois.

Le récit d'Alexander Langsdorff (alias Sandro) nous procure un témoignage exceptionnel sur la captivité des prisonniers de guerre allemands en France⁴, sujet très rarement évoqué dans les études (en langue française) consacrées aux prisonniers de guerre⁵ et spécialement à ceux de la Grande Guerre. Remarquons tout d'abord que ce texte a été écrit très peu de temps après les faits relatés. L'auteur n'a donc pas été influencé par des lectures ou des événements postérieurs. Alexander Langsdorff s'exprime avec toute la candeur de son âge (il a 22 ans au moment de la publication de son livre). Son style est simple, spontané, sans détour.

4. Au 1^{er} février 1915, 50 000 Allemands sont prisonniers en France. En 1918, la France détient sur son sol 350 000 prisonniers, principalement des Allemands. À noter que la même année, on dénombre 6 630 000 prisonniers, toutes nationalités et tous lieux de détention confondus, aux mains des Alliés. Parmi eux, 993 109 Allemands (chiffres donnés par F. Cochet, cf. note 5).

5. Parmi ces dernières, citons celle très complète de François Cochet, *Soldats sans armes, la captivité de guerre*, Bruylant, Bruxelles, 1998, 463 p. Dans cet ouvrage, les exemples de mauvais traitements infligés à des prisonniers concernent des soldats alliés aux mains des Allemands.

Il donne une certaine saveur à un texte dont on ne peut, *a priori*, mettre en doute la véracité.

L'histoire d'Alexander Langsdorff est d'autant plus intéressante que l'auteur a multiplié les évasions et a donc été soumis à des mesures de rétorsion sur lesquelles les textes de la Convention de La Haye sur les prisonniers de guerre (1907) sont particulièrement flous. Que nous dit la Convention sur ce sujet ? Dans l'article 8 de son annexe, elle précise que tout prisonnier évadé doit être soumis à des peines disciplinaires, sans autres précisions. Au cours de la guerre, il est admis, par les belligérants, que tout prisonnier repris sans avoir provoqué la mort d'un ressortissant de la puissance détenitrice doit subir deux semaines de cachot. Le 14 juillet 1917, un accord signé entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne après plus d'un mois de négociations prévoit une punition de quatorze jours maximum et précise que les prisonniers dans ce cas doivent conserver leurs effets personnels. Que constate-t-on dans le cas de Langsdorff ? Des punitions d'une extrême sévérité destinées à casser physiquement et moralement les évadés repris et qui prouvent que, dans ce domaine, les autorités françaises n'ont pas fait de sentiment. À la suite de sa première évasion, et avant même d'être condamné par un tribunal de guerre à trois ans de détention, Alexander Langsdorff est soumis à trente jours de « régime sévère » dans des conditions inimaginables. Enfermé dans une porcherie, dans une hygiène déplorable, sans protection contre le froid, il est sous-alimenté et soumis à des exercices physiques épuisants qui se soldent par une furonculose qui augmente un peu plus ses souffrances. À la suite de sa deuxième évasion,

il écope de quarante jours d'arrêt de rigueur. Il est écroué dans une cellule de la prison d'Avignon avec d'autres captifs, couché à même le sol, à peine nourri (pain et eau, nourriture chaude par intermittence). Tous les quatre jours, il est enfermé vingt-quatre heures dans une cellule obscure, dans une atmosphère confinée et irrespirable. Après sa troisième évasion, il purge une peine de trente jours d'arrêt au cours desquels son compagnon de cavale manque de mourir en l'absence de soins médicaux. Dans son récit, Langsdorff cite d'autres cas de punitions du même style : soixante-cinq jours d'isolement pour le soldat Reiher, évadé et par ailleurs gravement malade des poumons, peine augmentée de vingt-cinq jours pour avoir dérobé un morceau de pain à un sergent ! Quarante jours de cellule, couché sur la pierre, pour un autre soldat blessé aux deux jambes par un coup de fusil au cours de son évasion ! On ne s'étendra pas ici sur le régime de détention ordinaire dans le « pénitencier militaire » d'Avignon, qui amène Alexander Langsdorff à faire cette remarque : « Moralement et physiquement, nous devons être ruinés. »

Le récit d'Alexander Langsdorff nous apporte un éclairage très instructif sur l'attitude des soldats français (de tout grade) vis-à-vis des prisonniers allemands (et spécialement des évadés repris). Dès sa capture, l'aspirant Langsdorff ressent toute la haine vouée au « boche », cette haine entretenue depuis la défaite de 1870-1871. Cela suscite immédiatement de sa part cette remarque désabusée : « Immédiatement, tout me parut clair : ici, c'était sang contre sang, haine contre haine. (...) J'avais maintenant une perception exacte de la

culture française. » Cette haine, Langsdorff l'expérimente tout au long de sa captivité. Elle atteint son paroxysme dans la prison d'Avignon, épisode au cours duquel il n'hésite pas à écrire que le « plaisir sadique de tourmenter est profondément ancré dans le sang des Français » ! On relève, tout au long du texte, des expressions très parlantes, comme « brutalité indescriptible », « insondable stupidité », « sadiques geôliers », « méchanceté », etc. À un moment de son récit, Langsdorff s'exclame : « Voilà la Grande Nation quand elle a affaire à des gens désarmés. » Lorsqu'il arrive en Lorraine, après l'armistice, Langsdorff chante les louanges du chef de sa compagnie de travail, le lieutenant Larnac, lui-même ancien prisonnier et de ce fait soucieux du sort des captifs placés sous sa responsabilité. Mais lorsque les évasions se multiplient, Larnac, rappelé à l'ordre par sa hiérarchie, change d'attitude et se conduit de manière inhumaine envers les évadés, se révélant, selon les termes mêmes d'Alexander Langsdorff, « l'imprévisible Français du Sud dans sa brutalité » ! On notera qu'à la même époque, Langsdorff fait l'éloge des soldats américains et tout spécialement des Noirs, « humains et secourables ».

Le texte d'Alexander Langsdorff est révélateur de l'état d'esprit d'une certaine jeunesse allemande. L'influence des *Wandervögel*, mentionnée plus haut, est patente. Alexander Langsdorff l'évoque à demi-mot lorsque pris d'une irrésistible envie de s'évader du domaine de Ruth, à la vue du mont Ventoux, il écrit : « Alors, je devenais de toute mon âme l'oiseau migrateur qui ne peut simplement faire autre

chose que de partir quand vient l'été. » Sandro a besoin d'un contact étroit avec la nature, avec les éléments. La vue du seul arbre de la cour de la prison d'Avignon est pour lui un réconfort dans l'adversité. « Je rêvais de la beauté extérieure », écrit-il alors qu'il apprend qu'il va quitter enfin sa geôle pour un commando de travail à la campagne. Tous les passages du récit concernant les évasions contiennent des odes à la création et au Créateur : « magnifique création divine », « magnifique univers de Dieu », « une vue merveilleuse », « nous étions subjugués par la beauté de la nature », etc. Dans le cas d'Alexander Langsdorff, cette sensibilité à la nature a certes été exacerbée par la dureté de la captivité et le sentiment intolérable de privation de liberté, mais elle témoigne aussi de l'influence du courant romantique né en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle et dont les *Wandervögel* se réclament. Malgré son jeune âge, Alexander Langsdorff a très certainement lu les auteurs romantiques. Il cite Goethe et Wagner. Il emploie à plusieurs reprises le mot « romantique ». Il qualifie ainsi la région qu'il traverse lors de sa deuxième évasion de « superbe et romantique ». « C'était toujours romantique », s'exclame-t-il en évoquant le grondement du vent dans la cheminée de la maison qui lui sert de refuge près de Sète, les flots se brisant sur les rochers et le gémissement des pins dans les rafales...

Écrit par un jeune homme cultivé, sensible, poète à ses heures, le récit d'Alexander Langsdorff nous offre à la fois un témoignage sur un aspect peu connu de la Grande Guerre et un formidable récit d'aventures, œuvre de jeunesse certes, avec toutes ses imperfections, mais non dépourvue de charme...

« S'il est quelque chose de plus fort que le destin, c'est le courage inébranlable pour le supporter. »

CAPTURE

LE 17 octobre 1916, chef d'une patrouille de volontaires, je fus capturé devant Reims. Il était minuit, les étoiles brillaient et avaient l'air si proches qu'il nous semblait pouvoir les saisir, le vent faisait cliqueter les fils barbelés, quand on nous entraîna dans les tranchées françaises. Pour moi, le ciel paraissait vaciller, je ne voyais et n'entendais plus rien qu'un martèlement insensé dans ma tête : « Prisonnier. » Nous fûmes conduits dans une dépendance du bataillon français ; on nous distribua du pain et du vin, et on nous interrogea un peu. Nous étions entourés de visages triomphants, mais, globalement, sur les premières lignes, on restait convenables avec l'ennemi. Vers 3 heures du matin, nous fûmes conduits sous forte escorte à l'arrière, au-delà

de l'Aisne. Nous arrivâmes à un état-major de brigade, installé dans un château, pour l'interrogatoire. Dans la cuisine noire de suie, nous nous assîmes devant la cheminée ; le vent hurlait et la pluie claquait à la fenêtre. Nous étions affligés et désespérés. Un peintre de guerre français, serein, croquait les « prisonniers de guerre^{6*} ». Il essaya de nous dérider avec du vin et de la philosophie, mais n'y parvint pas. De temps en temps, l'un de nous était appelé dans une salle d'interrogatoire. Nos indications erronées sur les lignes allemandes, nos effectifs et autres ne provoquaient que des sourires incrédules, car les Français avaient été parfaitement bien renseignés par un déserteur de la veille. Parfois, ils nous déclaraient : « Vous êtes un menteur* », mais nous ne bronchions pas. Nos interrogatoires furent plusieurs fois interrompus sans que cela nous fasse perdre notre contenance.

La nuit suivante, on nous conduisit plus loin en voiture, dans la petite ville de Vandeuil, en Champagne. Nous devions bientôt nous apercevoir qu'une étape décisive allait se jouer. Je fus séparé de mes hommes et amené dans une pièce malpropre où on avait étendu de la paille. Le ravitaillement consistait en eau et en pain pour me préparer dignement au « grand interrogatoire ». On découvrait bien là l'esprit de la « grande nation* ». Les soldats s'amusaient de moi, le mot « boche » tonnait tout autour de moi. On me dessinait sur le mur le Kronprinz sous les traits d'un porc casqué, ou encore l'empereur dans une cage. « La guerre finie, Kronprinz kaput, couper la cabèche* », le tout accompagné

6. Les termes suivis d'une * sont en français dans le texte original.

d'un geste significatif de la main coupant le cou. Les hommes se comportaient avec moi comme le diable en personne. Cette colère et cette rage sans pareilles constituaient pour moi une énigme. Ces scènes se répétèrent si souvent par la suite qu'elles ne me firent plus que sourire, mais la première fois, l'impression fut si forte qu'aujourd'hui encore, je peux me représenter les visages de tous ces furieux.

Le lendemain, je fus emmené à l'interrogatoire. J'étais face à des officiers français d'état-major. Dès mon entrée, l'interprète français se jeta sur moi, me donna des coups de pied, m'accabla d'injures et me menaça de son revolver. Ainsi commença l'interrogatoire. Le sang me cognait dans le cou tant j'étais indigné. En face de moi, des visages froids, grossiers. Immédiatement, tout me parut clair : ici, c'était sang contre sang, haine contre haine. Jamais je n'oublierai ces heures qui me parurent une éternité. Mais elles passèrent, elles aussi. Je fus ramené à mon écurie. J'avais maintenant une perception exacte de la culture française ; plus tard, je devais encore l'approfondir.

Le jour suivant, nous fûmes photographiés pour remplir de fierté le cœur des lecteurs de quelque journal français à la vue des « boches prisonniers* ». Nos boutons à couronnes furent coupés comme « souvenirs* », puis nous fûmes emmenés au « camp sanitaire d'Irval* ». Mes braves hommes, avec qui je me retrouvai maintenant, avaient été traités de façon inouïe. Chaque nuit, ils étaient enfermés dans des trous creusés dans la terre et obturés par des planches que l'on clouait. La pluie claquait dans les fosses et le froid y pénétrait. La sentinelle française venait piétiner là-dessus, silhouette sévère,

vêtue d'un manteau chaud et d'une pèlerine de caoutchouc, la poitrine gonflée de fierté. Nous étions accablés et misérables, plus tristes que des animaux en isolement ; et la pluie ruisselait, ruisselait sans arrêt.

CAMP D'IRVAL

Nous arrivâmes à un petit camp de tentes où, aussitôt, nos uniformes nous furent retirés ; à la place, nous reçûmes des habits gris brun de prisonniers qui portaient, dessinées sur le dos, les grandes lettres PG (PG signifie « prisonnier de guerre »). Ce camp était un camp sanitaire et de transit. Les prisonniers allemands qui étaient déjà là depuis plusieurs semaines n'avaient toujours rien reçu ni rien appris de leur patrie ou de leur famille, car tout le courrier était saisi. Ils vivaient dans la plus grande misère, la pauvreté et le désespoir. Des hommes avec des blessures au poumon à peine cicatrisées, avec des blessures au bras qui devaient encore être pansées tous les jours, étaient obligés de partir au travail le matin. Ils devaient aller balayer les rues du petit village de Vandeuil, livrés sans ménagement aux intempéries, car ils n'avaient pas de manteau. Le ravitaillement permettait juste de survivre. Nous devions dormir à vingt dans une tente, sur la terre nue où quelques brindilles

de bois avaient été éparpillées ; pour chaque homme, une petite couverture. La pluie fouettait à travers la toile de la tente. Il faisait la plupart du temps humide et froid, sombre et triste. Il m'était permis, en tant qu'aspirant, soit de rester toute la journée dans la tente à grelotter soit de scier un peu de bois dans la cour du château. C'est naturellement cette dernière solution que je préfèrai, espérant mettre fin à cet abrutissement bestial en fuyant. Mais dans ces vêtements de prisonnier, la réussite de ce plan me paraissait improbable.

Le destin me vint alors en aide d'une façon singulière. Un après-midi, le caporal français de garde me fit laver la vaisselle du poste de garde avec un camarade, dans une baraque en bois où séchaient quelques uniformes français. En un clin d'œil, au moment où la sentinelle de surveillance était sortie, j'enfilai la veste française sous la mienne, rayonnant d'excitation intérieure. À peine avais-je reboutonné ma tenue de prisonnier que la sentinelle rentrait, sans rien remarquer de ce qui s'était passé. La vaisselle était lavée à sa convenance, et nous fûmes congédiés. C'était le soir du 23 octobre 1916. Les camarades, au nombre de trente environ pour tout le camp, rentraient du travail. L'un d'eux m'apporta une petite carte de la région de Reims. Il me dit : « Ou bien tu passes, ou bien tu es liquidé. » Un autre me donna un calot de soldat et un pantalon ; je l'enfilai, fourrai un morceau de pain d'environ 400 g dans la poche et me trouvai prêt, dès lors, à faire les 25 km jusqu'au front pour rejoindre les lignes allemandes. À part les deux personnes dans la confidence, nul n'avait connaissance de mon plan.

Dernière prière de Gottfried Keller

Grande Ourse, puissante constellation des Germains
 qui, devant mes yeux, chemine de ta constante et paisible marche
 sur ta voie magnifique, montant de l'est tout au long de la nuit,
 Ô va et reviens demain !
 Vois mon courage égal et mon regard fidèle
 Qui te suit au fil des ans !
 Et si je suis fatigué, alors prends mon âme
 si insignifiante, même contre son gré,
 prends-la là-haut et fais-la voyager avec toi,
 innocente comme un enfant
 si léger sur ton bras rayonnant !
 Au loin, je guette notre destin.

PREMIÈRE ÉVASION

LES lampes à acétylène qui éclairaient le tour du camp
 étaient allumées. La garde montante arriva, notre misé-
 rable pitance fut apportée. Tandis que nous mangions, je
 serrai la main à un brave jeune Bavaois pour lui faire mes
 adieux, en lui disant ce que j'allais faire cette nuit. Une demi-
 heure avant ma fuite, il me supplia de l'emmener avec moi.
 Je vis ses yeux confiants qui me priaient et me décidai à le
 prendre malgré son uniforme de prisonnier, content malgré
 tout d'avoir un compagnon : je pourrai ainsi être le gardien
 et lui, le captif. L'interprète français vint à 7 heures pour

l'appel dans la tente. Il faisait déjà complètement noir et
 une fine pluie ruisselait sur le toit. L'interprète s'assura que
 nous étions tous là et me regarda avec une méfiance particu-
 lière, au point que je craignis qu'il n'eût remarqué quelque
 chose ; mais il ne pouvait avoir aucun soupçon, puisque seu-
 lement trois personnes de toute confiance étaient au cou-
 rant du projet.

Il sortit et ferma la tente. Comme les Français avaient
 eu ce jour-là un petit succès sur le front, qui fut monté en
 « grande victoire* » dans les journaux français, l'humeur de
 notre interprète et des sentinelles était quelque peu eupho-
 rique. Avec la sentinelle, qui d'habitude faisait constamment
 le tour de la tente, commença un petit bavardage politique.
 Pour nous, c'était l'instant décisif.

Par l'issue arrière de la tente, habituellement toujours fer-
 mée, mais dont j'avais déjà préalablement dénoué les cor-
 dons au cours de la journée, nous rampâmes dehors comme
 deux panthères et nous nous glissâmes dans la tente voisine,
 heureusement vide ; l'arrière de celle-ci se trouvait tout près
 de la clôture de barbelés. De là nous rampâmes sous les fils,
 progressivement, lentement, pour ne faire aucun bruit. À la
 lumière des lampes à acétylène, je vois les sentinelles immo-
 biles, je vois notre sentinelle marcher de nouveau autour de
 notre tente. Par chance, la pluie se met à crépiter, car nous
 sommes couchés entre deux haies de barbelés dans la lumière
 de la lampe d'angle du camp. Nos nerfs sont tendus à l'ex-
 trême. Ne pas se faire abattre par-derrière ; en avant ; sur-
 tout rester calme, ramper en avant calmement et prudem-
 ment. Sans être vus, nous parvenons à passer les deux haies

UN GRAND RÉCIT D'ÉVASION QUI VOUS FERA
DÉCOUVRIR LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE
COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VUE :
À TRAVERS LES YEUX D'UN JEUNE
PRISONNIER ALLEMAND EN FRANCE.

« Cette nuit-là, je pus à peine dormir, si grande était mon espérance. Je rêvai de la beauté du monde extérieur et de ma fuite que j'avais déjà préparée en pensée depuis si longtemps. » Alexander Langsdorff écrit ces lignes alors qu'il prépare une nouvelle évasion. Soldat allemand de 17 ans, il a été fait prisonnier, le 17 octobre 1916, près de Reims. Dès lors, le jeune homme ne pensera plus qu'à s'évader pour rejoindre les lignes allemandes. Malgré de nombreuses tentatives, il sera toujours repris, passera trois années en captivité dans la région d'Avignon et de Marseille, et échappera de peu à la peine de mort pour avoir volé et porté un uniforme français... Mais la chance finira par lui sourire : en 1919, il réussira à fausser compagnie à ses geôliers et, après une cavale d'une semaine, rejoindra enfin l'Allemagne : *« je passai par le dernier contrôle américain via Westerwald. Le train roula dans la nuit vers Limburg. Je me tenais à la fenêtre et regardais en haut les étoiles, plein de reconnaissance. Sauvé, enfin, enfin ! »*

14,90 €

